

## Temple des frêles bouleaux

Les humbles viendront.  
S'agenouillant dans l'herbe,  
Ils recevront le pain lumineux  
Et le vin vermeil.

Tu te pencheras vers les cœurs  
Simplement offerts à ta beauté,  
Et tu les combleras de fraîche foudre.

Ô Jésus que les rouges-gorges louent  
En son temple éblouissant de jour.

Fréchette  
Québec  
*Le Psautier des Rois*  
Arfuyen, 1994

## Origène et l'écriture

### *Quand Adam répond à Dieu*

*Pour la sœur Marie Jean,  
dominicaine au monastère de Bouvines.*

Origène vécut à la fin du II<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du III<sup>e</sup>. Il demeura longtemps à Alexandrie, grande métropole intellectuelle de l'Égypte. Son activité et son rayonnement furent intenses. Prêtre de l'Église, il écrivit des traités d'ordre philosophique et théologique. Il s'est également intéressé de façon scientifique à l'Ancien Testament hébraïque et aux différentes versions grecques qui avaient cours à son époque. Son œuvre gigantesque révèle une grande connaissance de la Bible. Les fruits de ses lectures et méditations remplissent les innombrables homélies qu'il prononça toute sa vie durant devant les fidèles. Son existence manifeste une perpétuelle intimité avec la Parole de Dieu, lue, méditée, priée et enseignée.

Pour Origène, lire l'Écriture n'est pas d'abord une activité intellectuelle ni même un exercice spirituel. C'est une façon pour Dieu et pour l'homme de se rencontrer.

Dans l'homélie 27 sur le livre des Nombres, Origène commente la sortie d'Égypte, entreprise par le peuple d'Israël sur l'ordre de Dieu. Israël sort de ce pays où il était esclave et traverse le désert et des pays hostiles en quarante-deux étapes. C'est tout

un itinéraire spirituel qui est ainsi dévoilé. Et cet itinéraire nous concerne, nous les lecteurs : chaque station est le lieu d'un progrès, d'un approfondissement de la relation à Dieu qui guide et accompagne. Le nom même de ces quarante-deux lieux de halte fournit la clé de chaque phase nouvelle dans cette marche en avant. « Pourquoi refuser de croire que ces noms de lieux [...] puissent marquer les progrès des étudiants dans la science divine ? » (*Hom. sur les Nombres 27, 13*).

Origène rapproche ce long progrès d'une autre énumération, développée cette fois dans le Nouveau Testament : la généalogie du Christ selon l'évangile de S. Matthieu. La liste des ancêtres de Jésus s'organise en trois groupes de quatorze noms, soit quarante-deux en tout. Le peuple de Dieu doit donc remonter quarante-deux étapes pour arriver à l'orée de la Terre promise, et le Christ en descend quarante-deux pour arriver jusqu'à nous et nous aider à remonter vers le Royaume de Dieu, la véritable Terre, « jusqu'à ce que nous parvenions au Père. » L'Écriture donne un caractère tangible à cette double démarche : elle l'atteste, elle l'ancre dans la réalité de nos vies. La généalogie du Christ est en effet « impalpable et invisible, mais une fois écrite et comme incarnée dans le livre, elle est vue et touchée » (*Commentaire sur Matthieu I, 18*). De même, « la mise par écrit des stations parcourues par les fils d'Israël » a été faite « pour nous servir à quelque chose » (*Hom. sur les Nombres 27, 2*).

L'Écriture témoigne donc de cette rencontre de Dieu avec l'homme, elle révèle le chemin que l'un et l'autre parcourent ou ont à parcourir, elle oriente notre marche. Entrer dans l'écriture, c'est faire « station à chaque degré des vertus jusqu'au terme de notre éducation et de nos progrès, jusqu'à l'obtention de l'héritage promis » (*Hom. sur les Nombres 27, 3*). Dans cette longue traversée, nous sommes accompagnés par le Christ, qui connaît déjà le chemin pour l'avoir fait en sens inverse, lui qui est descendu « dans l'Égypte de ce monde », « non par nécessité, mais par bienveillance » (*ibid.*).

Il n'est pas question ici de développer toute la conception qu'Origène élabore de l'Écriture<sup>1</sup>. Nous voudrions simplement évoquer en quelques points comment, selon le maître alexandrin, on peut entrer dans l'Écriture et participer ainsi à la rencontre et au dialogue avec Dieu.

## *Le lecteur est un sujet*

En lisant l'Écriture avec bienveillance, le lecteur se constitue comme un sujet, il prend conscience de son état de créature, d'être à qui Dieu parle et dont Il attend une réponse. L'Écriture elle-même le façonne et lui inspire certaines dispositions qui l'aideront à nouer un dialogue avec le Créateur.

### PAS D'ARROGANCE

A ceux qui partagent sa foi et à ceux qui ne la partagent pas, Origène demande que l'on aborde la Bible avec humilité. Il faut reconnaître d'emblée que l'on sera dépassé par l'œuvre que l'on entreprend de lire. Ce n'est pas premièrement une attitude spirituelle ou morale, c'est une exigence de méthode. Comme le dit Origène (*Contre Celse II, 12*), toute grande œuvre, fût-elle humaine, échappe aux explications et aux points de vue définitifs. Nul ne peut dire qu'il connaît tout à propos de l'œuvre de Platon ou d'Épicure. Ces ouvrages sont immenses, complexes, ils ont suscité des débats et des commentaires qui ne le sont pas moins. Il y aurait de la prétention à se prétendre parfaitement au clair sur l'un de ces courants de pensée, même si l'on a passé sa vie à l'étudier.

Pourquoi refuserait-on d'entrer dans cet état d'esprit quand il s'agit de la Bible, qui est le monument reconnu d'une culture et d'une foi ? Origène reproche à plusieurs reprises à Celse, son contradicteur juif, de dire « je sais tout » à propos de la Bible.

Pour un croyant, il y a aussi dans cette attitude première d'humilité une disposition qui plaît à Dieu et que Dieu honore. Il est bon de reconnaître que j'ai à apprendre, que toute science ne vient pas de moi. Je suis devant le mystère de Dieu et mes yeux sont fermés, comme Agar qui n'avait pas vu le puits d'eau vive, à côté duquel elle mourait de soif (Gn 21, 19). Il faut demander à Dieu de nous guérir de notre aveuglement (*Hom. sur la Genèse VII, 6*). Perdre un peu de son assurance et de sa prétention est donc une bonne entrée en matière, tant il est vrai que « perdre quelque chose pour Dieu, c'est le retrouver plusieurs fois » (*Hom. sur la Genèse VIII, 10*). De plus, comme on ne peut jamais dire que l'on a tout compris, tous sont toujours des progressants, qu'ils aient blanchi ou non sous le harnais des études bibliques. Origène sait

de quoi il parle quand il dit (*Hom. sur l'Exode I, 1*) : « Nous tenterons néanmoins, selon nos forces, d'en exposer quelque chose, même s'il n'est possible ni à nous de tout expliquer, ni à vous de tout comprendre. Admettre qu'une telle connaissance est au-dessus de nos forces n'est pas le fait, je crois, de peu d'expérience. »

#### PAS DE NAÏVETÉ

Cela ne veut pas dire qu'il faille aborder l'Écriture comme si elle était une révélation écrasante, destinée à être reçue sans qu'on se pose de questions. Origène est un maître et un enseignant. Il sait que l'Ancien Testament sur lequel il travaille est une traduction en grec d'un original hébreu, que cela pose tout un ensemble de problèmes liés à la traduction et à l'interprétation. Il va, pour travailler de manière plus précise, consulter des savants juifs : il compare ainsi les textes hébraïques à la vieille traduction grecque des Septante<sup>2</sup> et aux traductions plus récentes de l'hébreu en grec que des lettrés juifs avaient élaborées au début de notre ère (*Comm. sur Jean VI, 212s*). Souvent, il s'arrête pour discuter un mot, cerner mieux les sens qu'il peut avoir en hébreu ou en grec. Dans une homélie (*Hom. sur les Nombres 18, 3*), comme il le fait à l'occasion, il informe ses auditeurs de ses recherches : « Tel est le texte des Septante ; mais, dans les manuscrits hébraïques, je trouve encore mieux, et, bien que nous ne nous en servions pas, nous dirons cependant, à titre d'information, ce que nous y lisons. »

Origène n'hésite pas non plus à aller vérifier sur place où se trouve exactement un endroit mentionné dans la Bible. Après une telle vérification, il va même jusqu'à proposer une correction textuelle : remplacer le nom « Béthanie » que mentionne l'évangile de S. Jean (Jn 1, 28), par celui de « Béthabara », parce qu'il n'a pas trouvé de Béthanie à l'endroit que suggère l'évangile. Il arrive en effet, reconnaît Origène, qu'il y ait « dans les copies grecques des erreurs au sujet des noms propres » (*Comm. sur l'évangile de Jean XLI, 208*).

Il n'y a pas chez Origène ce qu'on pourrait appeler « une mystique du texte parfait ». Même si l'on doit scrupuleusement tenir compte de tout ce que dit l'Écriture jusqu'au moindre détail, parce que tout est inspiré par l'Esprit Saint, il faut reconnaître que des erreurs ont pu se glisser dans le texte à l'occasion de la copie des

manuscrits. C'est la part humaine dans le travail de transmission des textes. Il n'y a rien là de tragique. Dieu a doté l'homme d'intelligence, que l'homme en use ! Qu'il scrute, qu'il apprécie, qu'il soumette à d'autres les problèmes qu'il rencontre, qu'éventuellement il propose une correction, sachant qu'un autre pourra donner un meilleur avis.

Bien sûr, Origène n'exige pas que tous deviennent comme lui des spécialistes du texte biblique. Mais sa pratique inspire à ses lecteurs et à ses auditeurs une attitude d'esprit et définissent un rapport à l'Écriture : chacun peut et doit s'interroger, avouer qu'il ne comprend pas, mettre en question une page difficile, demander des explications. Si l'Écriture est rencontrée de l'homme avec Dieu, l'homme doit avoir la consistance d'un sujet, qui réagit et interroge.

#### PAS D'ÉLITISME

Si chacun peut interroger le texte biblique, c'est que l'Écriture n'est en aucun cas réservée à une élite. Origène est un prédicateur ; il sait que certaines pages de l'Écriture sont rebutantes pour des gens qui n'ont pas le temps ou la capacité de se plonger dans la Bible. Il exhorte souvent ses auditeurs à ne pas se décourager. Il souligne aussi que la Bible a « souci de s'exprimer dans un style à la portée de tous et capable de gagner l'audience de chacun » (*Contre Celse VI, 1*).

La Bible contient aussi toutes sortes de formes littéraires dont l'une ou l'autre peut séduire le lecteur ou l'auditeur et s'accorder à « ses possibilités propres », comme le dit le maître alexandrin, reprenant un mot de l'évangile de S. Matthieu. C'est au lecteur à trouver une page qui l'« accroche ». Une fois accroché, c'est l'Écriture elle-même qui conduit et permet de progresser dans la connaissance de Dieu. Origène revient souvent sur cette idée : il y a plusieurs façons, adaptées à chacun, d'entrer dans l'Écriture. Parlant du Christ qui dispense sa parole, il affirme (*Hom. sur la Genèse I, 7*) : « Ou bien nous allons à lui avec les foules et il nous restaure en paraboles [...] ; ou bien alors nous restons continuellement et sans fin assis à ses pieds, ne nous préoccupant que d'écouter sa parole [...]. Et si, comme les apôtres, sans nous éloigner de lui si peu que ce soit, nous demeurons sans cesse avec lui dans toutes ses tribulations, alors il nous explique en secret ce qu'il

avait dit aux foules et nous illumine avec beaucoup plus de clarté. »

Une telle conception est libératrice : la Parole de Dieu n'est pas inaccessible ; sa lecture n'impose même pas que l'on adopte un régime de vie particulier. Pas besoin de se faire moine pour en vivre ! Elle peut se méditer partout, « même si tu es à la maison, même sur la place – que dis-je sur la place ? – même si tu te trouves au théâtre, servant la parole de Dieu, tu es dans le sanctuaire, n'en doute pas » (*Hom. sur le Lévitique XII, 4*).

Que la Bible puisse parler à chacun, à son niveau, ce n'est pas seulement une question de forme. Il y a là un mystère, dont l'évocation est particulièrement importante dans le milieu intellectuel où vivait Origène.

## *L'Écriture est une puissance*

### L'ÉCRITURE TRANSFORME LES CŒURS

Origène constate que des hommes de nations fort diverses, certains sans éducation, d'autres lettrés, ont lu la Bible ou en ont entendu le message et cela les a transformés. Par contre, « nous ne connaissons [...] aucun législateur qui ait pu faire naître dans les autres nations le désir de recevoir ses paroles » (*Traité des Principes IV, 1, 1*). Origène pense ici aux multiples philosophes et sages de la Grèce qui avaient essayé d'établir les meilleures lois possibles, la cité idéale. On pense à Platon, par exemple. Tous ces maîtres et législateurs célèbres ont répandu leur doctrine avec des démonstrations et des arguments raisonnables, en ne touchant qu'une élite intellectuelle et sans faire entrer leurs théories dans les mœurs.

Or, de son vivant, Origène a assisté à l'essor du christianisme, à l'effet de la Parole de Dieu entendue, lue et méditée. Il y a même au III<sup>e</sup> siècle un grand élan missionnaire, malgré les persécutions du début du siècle dont Origène est d'ailleurs une victime. Il parle comme un témoin (*Traité des Principes IV, 1, 1*) : « Dans tous les pays du monde [...] se trouvent] des myriades de nos fidèles qui ont abandonné les lois paternelles et ceux qu'on croit être des dieux pour observer les lois de Moïse et pour suivre en disciples

la parole de Jésus Christ ; et cependant [...] ceux qui ont reçu la parole de Jésus Christ risquent [...] une sentence de mort. »

C'est là certes un argument apologétique d'Origène qui sera souvent repris : la doctrine chrétienne progresse comme aucune autre, des foules se convertissent. Mais cela interroge aussi sur l'Écriture : quelle est cette Parole qui, à la différence de toute autre parole entendue jusqu'à ce jour, change les cœurs ? Auparavant, l'Ancien Testament avait apporté en Israël une révélation sur Dieu, à l'usage du peuple choisi. Mais cette première manifestation était une lampe « qui brûlait à l'intérieur du temple et ne pouvait au-delà rayonner sa splendeur ». « Dès que se fut levé “le soleil de justice”, notre Seigneur et Sauveur, dès que fut né l'homme dont il est écrit : “Voici un homme, Orient est son nom”, à travers le monde entier se répandit la lumière de la science de Dieu » (*Hom. sur le Lévitique XIII, 2*).

### L'ÉCRITURE, PAROLE DE DIEU

D'une part donc, l'Écriture parle simplement et s'adresse à tous : il y a toujours moyen d'entrer en elle pour n'importe quel lecteur humble et bienveillant. D'autre part – et c'est là le paradoxe de la Bible – « elle est remplie d'énigmes, de paraboles, de paroles obscures et d'autres formes variées d'obscurité, difficile à comprendre pour la nature humaine », comme le note Origène dans son *Commentaire sur le Psaume 1*. Ces obscurités provoquent le lecteur et le poussent à scruter le texte de plus près et à demander l'aide d'autrui.

C'est que l'Écriture parle de Dieu, de ce Dieu qui est au-delà de tout, que personne n'a vu, et qui est en même temps notre Créateur, soucieux de sa créature, se plaisant à converser avec elle. Origène évoque souvent ce paradoxe : le langage humain est à la fois révélateur puisqu'il peut dire quelque chose de Dieu, et en même temps il est toujours insatisfaisant et inadéquat, il n'épuise jamais ce que l'on peut dire du Dieu trinitaire. Parlant du Dieu Père, Origène dit qu'Il trouve dans le Fils « sa satisfaction et sa joie ». Et il ajoute : « J'emploie ces termes sans qu'ils puissent proprement s'appliquer à Dieu, mais parce que je manque des mots ineffables – si je puis les appeler ainsi – que lui seul peut employer au sens propre pour parler de lui ou penser à lui, et son Fils unique après lui » (*Comm. sur S. Jean, V, 351*).

D'autre part, le début du livre X du *Commentaire sur S. Matthieu* évoque longuement la façon dont nous pouvons nous approcher du Christ pour l'interroger sur ce qu'il dit, et la manière dont lui-même s'explique et se rend « auprès de ceux qui ne peuvent venir à lui ». Origène le dit ailleurs : en parlant à l'homme, en lui posant des questions, Dieu qui sait tout ne fait que se plier « aux habitudes de l'homme "comme un homme se plie aux habitudes de son fils" (Dt 1, 31) » (*Comm. sur S. Matthieu X*, 14). Dieu ne méprise donc pas le langage humain et l'utilise, bien qu'il soit souvent inadéquat, pour sa gloire et pour notre salut.

#### L'ÉCRITURE SUSCITE L'ENTHOUSIASME

Ainsi l'Écriture ne peut-elle être envisagée de manière purement extérieure à celui qui la lit. Elle possède une force, un impact sur ses lecteurs, qui se manifeste éventuellement par des conversions. Si l'Écriture est bien une forme de rencontre entre Dieu et l'homme, il ne suffit pas de définir à propos du lecteur les conditions d'accès à la Bible (dont nous avons énuméré plusieurs), il faut aussi tenir compte de la force vitale de la Parole de Dieu, qui elle-même parle à l'homme et le transforme.

Origène en appelle à l'expérience du lecteur : « Celui qui étudie avec soin et attention les écrits prophétiques ressentira à leur lecture une trace d'enthousiasme et ce sentiment le persuadera que ce que nous croyons être les paroles de Dieu ne sont pas des écrits d'hommes » (*Traité des Principes IV*, 1, 6). L'enthousiasme, c'est, au sens étymologique, le fait que Dieu soit *au-dedans*. Au-dedans de quoi ? Au dedans de l'Écriture divinement inspirée et à l'intérieur du cœur de l'homme. Il y a là une profonde adéquation, liée à la doctrine de l'image. L'homme est à l'image de Dieu : quand Dieu lui parle, tout ce qui en lui appartient à cette ressemblance originelle s'émeut. L'enthousiasme est la marque d'un désir de l'homme qui reconnaît obscurément la voix de son Créateur.

#### L'ÉCRITURE EFFICACE

Origène va plus loin. Même quand nous ne la comprenons pas, la Parole de Dieu est efficace. « Si donc il t'arrive, audi-

teur, de ne pas comprendre ce qui est écrit dans la loi qui frappe tes oreilles, et que le sens t'en paraisse obscur, sache du moins que la première utilité en est de chasser et de mettre en fuite, à la seule audition de cette sorte d'incantation, le poison des puissances du mal qui t'épient et qui t'assiègent » (*Hom. sur Josué XX*, 2). Et encore : « Si l'Écriture est divinement inspirée, elle est également utile. » Lire l'Écriture, c'est comme prendre un remède salutaire. Nous n'en voyons pas immédiatement les effets, mais il agit secrètement en nous. Cela ne dispense en aucun cas d'essayer de comprendre les textes sacrés, mais il faut être conscient qu'en ceci également l'Écriture nous dépasse : « Il existe dans les Écritures saintes une sorte de force qui suffit, même sans explication, à celui qui la lit. » (*ibid.*)

Cette doctrine peut paraître curieuse, elle ne l'est que parce que nous avons aujourd'hui un accès essentiellement cérébral à l'Écriture. Dans l'Antiquité, au Moyen Âge encore, l'Écriture sainte était *lue* à haute voix, même lors d'une lecture privée. On en avait, dit Dom Leclercq, une « mémoire musculaire<sup>3</sup> ». Cela est lié à une conception très ancienne, présente dans diverses cultures où le texte sacré tient une place importante, selon laquelle la Parole divine est douée d'une « énergie<sup>4</sup> ». Origène signale d'ailleurs cette théorie : les païens s'imaginent que certaines incantations murmurées, certains noms divins proférés peuvent opérer des prodiges. Dans ce cas, « quelle supériorité sur toutes les incantations et sur tous les charmes, quelle puissance et quelle force notre foi doit-elle attribuer à tous les mots et à tous les noms de la sainte Écriture » (*Hom. sur Josué XX*, 1).

Nous pouvons ainsi mieux comprendre que la Parole de Dieu ait pouvoir de convertir les hommes. « A supposer qu'en certains points les doctrines soient identiques entre les Grecs et ceux qui prêchent notre Évangile, elles n'ont certainement pas la même puissance pour attirer les âmes et les disposer à en vivre » (*Contre Celse VI*, 1). Dans la Parole de Dieu et chez ceux qui la prononcent en vue du bien d'autrui, il y a une puissance particulière, la puissance même de Dieu : « Prononcer un mot, fût-il en lui-même vrai et très digne de foi, n'est pas suffisant pour toucher l'âme humaine sans une puissance donnée par Dieu à celui qui parle et une grâce qui rayonne dans ses paroles, véritable don de Dieu à ceux dont la parole est efficace. » (*ibid.*)

## *L'Esprit inspirateur et illuminateur*

Nous avons précisé les dispositions et le pouvoir des deux protagonistes. Le lecteur s'est engagé dans l'Écriture sainte. Il a renoncé d'abord à sa volonté de tout comprendre et de tout maîtriser. L'Écriture le dépasse. Elle possède, quant à elle, une puissance propre. Une puissance telle que le lecteur ressent parfois à la lecture des textes sacrés un enthousiasme, qui est la marque d'un désir des choses de Dieu. Il comprend que quelque chose l'appelle dans ces textes sans savoir exactement ce qu'ils lui disent, ce vers quoi ils l'orientent. De là naît une tension. Origène la remarque très souvent : à la lecture ou à l'audition de tel texte, il soupçonne que de profonds mystères sont cachés sous la lettre (c'est l'enthousiasme : Dieu est présent), mais il se sent trop faible pour les trouver.

Qui peut résoudre cette tension ? Celui-là même qui a inspiré les textes : l'Esprit Saint. L'Esprit en effet est l'inspirateur de l'Écriture. Il peut donc encore illuminer le lecteur qui veut la comprendre. L'Esprit unit dans une même harmonie le texte sacré et celui pour qui il fut écrit. Pour lire avec profit l'Écriture, il faut donc constamment prier l'Esprit. Origène le fait fréquemment. Il commence par exemple l'homélie VIII sur Josué en interpellant ses auditeurs : « Vous devez savoir qu'on vous lit des paroles dignes de l'Esprit Saint ; mais nous avons besoin pour les expliquer de cette grâce de l'Esprit Saint dont parle l'apôtre. » Et plus loin dans sa prédication, il s'adresse encore aux personnes présentes en leur disant : « Ce passage (du livre de Josué) recouvre un mystère qui est caché à la plupart des hommes ; mais avec l'aide de vos prières nous essaierons d'en découvrir le sens. »

C'est vraiment en cela que le lecteur est devenu sujet. Il est bien la créature à qui Dieu parle par l'Écriture et qui demande l'aide de l'Esprit divin parce qu'il a le désir de comprendre ce que Dieu lui dit.

### LES SENS DE L'ÉCRITURE

L'Esprit Saint aide donc l'homme qui le lui demande à pénétrer le sens de l'Écriture. Ce verbe est particulièrement approprié parce qu'il suggère une épaisseur à la Parole de Dieu, ce qui concorde bien avec la conception que s'en fait Origène. L'Écriture contient

plus qu'il n'y paraît parce que Dieu qui l'habite, comme on l'a senti par un mouvement d'enthousiasme, est infiniment grand.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier la doctrine des trois sens de l'Écriture. Prenons simplement un exemple pour l'illustrer.

La magnifique homélie VIII sur la Genèse commente le sacrifice d'Isaac par son père Abraham. Quand le texte biblique évoque les préparatifs du sacrifice (Gn 22, 6), il précise qu'Abraham chargea sur Isaac le bois devant servir à l'holocauste. Le sens d'abord compréhensible est le sens littéral : c'est ainsi qu'ont agi les deux personnages et l'Écriture le rapporte. Mais il y a un autre sens auquel Origène vient tout de suite : « Qu'Isaac porte lui-même le bois pour l'holocauste, c'est la figure du Christ qui "porta lui-même sa croix" » (*Hom. sur la Genèse VIII*, 6). C'est là le sens mystique qui s'exprime ici de façon typologique : un personnage de l'Ancien Testament, Isaac, est le *type*, la figure, l'annonce d'un personnage du Nouveau, le Christ.

Un peu plus loin, après avoir développé cette interprétation, Origène s'adresse aux pères de famille qui l'écoutent. Il ne leur est pas demandé, dit-il, d'immoler leurs fils bien sûr, mais cependant de se mettre à l'égard de leurs enfants dans les mêmes dispositions qu'Abraham : « Du moins sois résolu, sois ferme d'esprit ; fixé par la foi, offre joyeusement ton fils à Dieu » ; autrement dit : « Montre que ta foi en Dieu est plus forte que tes affections charnelles. Car, dit l'Écriture, Abraham aimait son fils Isaac, mais il fit passer l'amour de Dieu avant l'amour de la chair. » C'est le troisième niveau de sens, le sens spirituel.

On voit dans cet exemple comment s'enchaînent les sens possibles. Le sens littéral nous renseigne sur ce qui s'est passé. Cela ancre le récit dans l'histoire et est déjà un motif d'édification. Mais le récit ne prend toute sa valeur que parce qu'il se rattache au mystère central du salut qui, pour les chrétiens, est le Christ, manifesté tout particulièrement dans sa mort et dans sa résurrection. L'Esprit de Dieu qui inspira les Écritures parlait du Christ. Enfin le sens spirituel constitue le prolongement dans la vie du croyant du mystère vécu dans l'ancienne alliance et pleinement révélé dans la nouvelle. C'est le moment où le lecteur de la sainte Écriture intériorise dans sa vie quotidienne l'enseignement qu'il a reçu par elle.

Une telle façon d'interpréter l'Écriture n'est pas propre à Origène, même s'il est le premier auteur de l'Antiquité chrétienne à

l'avoir autant pratiquée et à l'avoir théorisée. Elle est exprimée dans l'Écriture elle-même. Quand Jésus par exemple dit que Jean-Baptiste c'est Élie, il dévoile cette correspondance des deux testaments, et suggère qu'un personnage d'autrefois annonce un personnage lié à son propre mystère de Christ. C'est surtout saint Paul qui a fait usage de ce type de lecture et en a le premier parlé explicitement, en lui appliquant le terme d'*allégorie*. Dans la lettre aux Galates (Ga 4, 23-31), par exemple, Paul commente le passage de la Genèse où il est dit qu'Abraham en plus de sa femme Sara suscita une descendance d'Agar, la servante de sa femme. Le sens littéral est clair et renvoie à une réalité historique. Le sens mystique est d'ordre typologique : ces deux femmes figurent les deux alliances : l'alliance pour la servitude (Agar) et l'alliance pour la liberté (Sara), c'est-à-dire l'Église.

Ce n'est pas un simple jeu de l'esprit qui apporte la joie de trouver des correspondances. Quand une réalité du Nouveau Testament est annoncée dans l'Ancien, ce n'est pas tant le rapport ainsi établi qui intéresse ultimement le lecteur, que la réalité révélée. C'est elle qui nous importe parce qu'elle est utile à notre salut et parce qu'elle nous fait connaître Celui que nous cherchons obscurément.

Tout l'Ancien Testament est gros des réalités que le Christ va manifester. C'est en cela encore qu'il faut reconnaître l'œuvre de l'Esprit. Celui-ci éduque les hommes depuis des siècles et les prépare à accueillir le Sauveur. Nous-mêmes, en lisant aujourd'hui l'Ancien Testament, nous faisons à notre tour ce parcours pédagogique que Dieu a institué. Mais nous avons cette grâce de connaître le Christ et donc de pouvoir vérifier par l'Ancien Testament que le Christ accomplit bien ce qui y est dit, et qu'il est donc bien Celui qui devait venir. Origène affirme, fondant ses remarques sur les paroles mêmes du Christ : « Comment Moïse pouvait-il raconter les origines du monde et les circonstances de sa propre mort sinon par une inspiration de l'Esprit de Dieu ? Comment aurait-il pu prophétiser du Christ, sinon en laissant parler l'Esprit Saint ? Le Christ lui en rend témoignage et il dit : "Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi à moi, car il a écrit sur moi ; si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ?" » Et la conclusion s'impose : « Il est donc certain que ces paroles ont été inspirées par l'Esprit Saint » (*Hom. sur les Nombres XXVI, 3*).

L'Esprit Saint est l'initiateur et le garant de cette plénitude du sens qui unit le sens littéral à un sens plus intérieur et plus caché. Pourquoi le sens le plus important, qu'il soit mystique ou spirituel, est-il « caché sous la lettre » (entendons : sous le sens littéral) ? Origène répond en commentant le chapitre 13 de Matthieu où il est question d'un homme qui trouve un trésor dans un champ (*Comm. sur S. Matthieu X, 5-6*). Cet homme achète le champ pour disposer du trésor et cache ce dernier. Le champ, ce sont les saintes Écritures. Les plantations extérieures de ce champ représentent ce qui relève du sens littéral, obvie. Le trésor désigne les réalités mystiques, le Christ lui-même, « en qui sont cachés les trésors de la sagesse et de la connaissance. »

Lire l'Écriture, dans les dispositions évoquées plus haut, c'est donc chercher, avec l'aide de l'Esprit, le sens mystique et spirituel d'un texte biblique. Pour le trouver, Dieu n'emploie pas les mêmes chemins que les hommes. Les hommes, quand ils veulent expliquer quelque chose, font usage de raisonnements peaufinés, d'un langage bien agencé. Cela risque d'endormir le lecteur. Dans le texte ainsi élaboré, il trouve ce qu'il attend ; il se laisse emporter par le courant canalisé du discours. Rien de tel en ce qui concerne la Parole de Dieu.

Sans cesse elle étonne, elle déroute, elle déconcerte. Cela afin de réveiller le lecteur, de le provoquer. Il doit sans cesse se demander pourquoi ce qui est écrit l'a été, en quoi tel texte lui est profitable. L'Écriture le maintient constamment dans son rôle de sujet actif et de veilleur, qui ne peut jamais s'endormir sur un sens acquis. Toujours en effet les sens trop sûrs, trop humains sont déjoués par l'Écriture sans cesse inattendue.

Origène développe bien souvent ses théories sur cette façon de procéder du texte biblique. Si l'Écriture tombe soudain dans l'anecdotique après avoir été sublime, c'est qu'elle cherche à nous dire quelque chose. Elle ne peut être banale ; cela serait indigne de Dieu. La banalité apparente dont elle s'affuble soudain se donne alors comme un voile tendu à dessein pour cacher des vérités profondes et des mystères salutaires. Elle est aussi, selon une autre image d'Origène, une pierre d'achoppement : nous nous étions habitués à un certain style, à un certain propos, et voilà que tout à coup l'Écriture change sa façon de dire et nous fait tomber de notre haut.

De même, les contradictions de l'Écriture ne le sont que si nous refusons d'accorder l'intelligence aux auteurs sacrés qui ont écrit sous l'inspiration de l'Esprit. La contradiction affichée n'est pas une faiblesse ou une erreur, c'est encore un appel qui oblige à chercher un sens plus profond que le sens obvie, décevant ou impossible, qui demande de descendre dans le texte à un niveau du sens où l'on peut unifier dans une même interprétation riche les termes qui semblaient s'opposer.

Pour Origène, les auteurs sacrés qui ont écrit les textes savaient ce qu'ils faisaient en introduisant d'apparentes absurdités. Bien plus, ils supposaient l'intelligence chez leurs lecteurs à venir, attendant d'eux qu'ils soient attentifs aux étrangetés de leur texte et s'efforcent d'en percer le mystère. Origène, par sa doctrine des sens de l'Écriture, honore donc toujours le statut de sujet qu'il réclame pour le lecteur. Celui-ci n'est pas un consommateur de textes qui doit juger du sens ou de l'absence apparente de sens. Il participe à la découverte de ce sens parce que l'Écriture elle-même l'y sollicite.

L'œuvre d'Origène offre mille exemples de tout cela. Quand il rencontre un passage apparemment sans intérêt, comme la guerre menée par Israël dans les temps anciens contre le petit roi de Haï, Origène s'exclame : « A quoi pensait l'Esprit Saint ? » Plus loin, il dit : « Quel intérêt y a-t-il pour moi à savoir que les habitants de Haï ont été vaincus, comme s'il n'y avait jamais de guerres comme celles-là, et de bien plus importantes, ou comme s'il n'y en avait plus ! » (*Hom. sur Josué VIII, 2*). C'est le signe qu'il faut chercher plus loin que le sens littéral, justement parce que l'Esprit ne peut décevoir, ne peut offrir un sens sans intérêt et sans utilité pour notre salut. Et Origène découvre dans la mention de la lutte d'Israël contre le roi de Haï une annonce de la lutte du Christ contre les puissances du diable.

De la même façon, Origène souligne les contradictions d'un texte comme autant de signes d'un sens caché à chercher. Il développe au livre X de son *Commentaire sur S. Jean* une doctrine fort intéressante. Pour parler de Dieu et de son action parmi les hommes, il faut multiplier les points de vue, parce que Dieu est grand qu'il agit diversement sans être circonscrit en un lieu précis. On ne doit donc pas s'étonner qu'il y ait quatre évangélistes qui offrent des données différentes. Chacun donne un regard sur

le Christ en un texte qui a sa construction et son projet propres. « Jésus est beaucoup de choses par ses attributs et il est naturel que les évangélistes aient écrit leurs évangiles en prenant parfois des aspects différents et parfois d'autres aspects, concordants » (*Comm. sur S. Jean X 21*).

L'intention des évangélistes respecte toujours la double nature du Christ, vrai homme et vrai Dieu. Le Christ s'est manifesté de façon sensible et de façon intelligible. Il est éternel et il est venu dans l'histoire. Il convient, pour en rendre compte le mieux possible, de modifier certains faits : « Ils ont parfois changé en faveur de leur intention spirituelle ce qui, du point de vue historique, s'était passé autrement, de sorte qu'ils ont dit que ce qui était arrivé en tel endroit était arrivé ailleurs et que ce qui avait eu lieu à telle occasion avait eu lieu à une autre occasion et qu'ils ont recomposé ces récits en les modifiant légèrement » (*ibid. X, 19*).

Là encore, c'est l'Écriture qui éduque : sa façon de procéder n'est pas la nôtre parce que le Dieu dont elles parlent est totalement inattendu. Et pour Origène, les hérétiques sont avant tout des gens qui ne savent pas lire (*ibid. X, 23-25*). Ils arrivent devant l'Écriture non comme des sujets qui demandent à apprendre et à dialoguer, mais comme des gens qui ont déjà leur compréhension et sont décidés à faire plier les textes à l'image de Dieu qu'ils se sont fabriquée. Pour les uns, le Christ n'est que Dieu, pour d'autres, il n'est qu'homme. Dans les deux cas, les lecteurs hérétiques sont obligés de faire des *choix* (c'est ce que signifie le mot *hérésie* en grec) dans les textes sacrés. Ils trouvent partout des contradictions, parce que ces textes ne répondent qu'en partie aux conceptions qu'ils se faisaient. L'hérésie d'une certaine façon n'est d'abord qu'une erreur de méthode, une mauvaise entrée dans l'Écriture.

### *Écriture et présence*

En fin de compte, si l'Écriture constitue le lecteur en sujet, c'est pour qu'il rencontre un autre sujet. Celui dont elle est pleine, le Christ qui nous conduit au Père. D'une certaine façon, l'Écriture est moins que Celui dont elle parle. La personne et la présence du Christ importent plus que l'Écriture qui oriente vers elles. Saint Luc nous apprend que Jésus commença sa prédication

dans la synagogue de Capharnaüm en lisant dans le livre d'Isaïe un passage qui le concernait. Après avoir lu, il roula le livre, le rendit au desservant, « et tous avaient les yeux fixés sur lui » (Lc 4, 20). Le livre est roulé devant Celui dont parle le livre. Comme le suggère Origène, l'Écriture renvoie à la présence du Christ : « Bienheureuse assemblée, l'Écriture atteste que tous avaient les yeux fixés sur lui » (*Hom. sur S. Luc XXXII*, 6).

En lisant l'Écriture, on est pleinement la créature à qui Dieu parle et dont il attend une réponse, la créature vers qui Dieu vient et dont il attend un mouvement. D'une certaine façon, lire l'Écriture, la scruter, l'interroger en demandant sans cesse l'aide de l'Esprit pour comprendre ce que Dieu dit et ce qu'il est, c'est faire entendre enfin la réponse d'Adam à la question de Dieu au paradis : « Où es-tu ? » (Gn 3, 9). Ce n'est pas, dit Origène (*Comm. sur S. Matthieu X*, 14), que Dieu ait besoin d'une information : il sait très bien où est Adam, mais il attend sa réponse. Lire l'Écriture nous rend apte à partir à la rencontre de Celui qui nous aime. Le Christ dans le Nouveau Testament pose lui-même souvent des questions (*Comm. sur S. Matthieu X*, 14) : il invite en cela celui qui est en face de lui à se définir, à exprimer son attente. Quelle que soit la réponse que l'homme peut lui faire, il attend cette réponse<sup>5</sup>. Si vraiment lire l'Écriture de la façon que propose Origène est un avènement du sujet devant Dieu, c'est une attitude vraiment évangélique, cela « répond » à ce que le Christ lui-même nous demande.

Origène est un magnifique modèle d'une telle attitude. Sa lecture de la Parole, dont les fruits gorgent ses homélies et ses traités, est toujours présentée comme le fait d'une personne, d'une créature qui essaie de comprendre le mieux possible ce que dit l'Esprit. Quand Origène à maintes reprises présente ses interprétations comme faibles, comme provisoires, en attente d'un meilleur exégète, il ne fait pas seulement acte d'humilité. Il donne ses propres développements comme la réponse plus ou moins habile d'un sujet précis devant l'Écriture.

Écoutons enfin Origène évoquer son expérience de lecteur infatigable de l'Écriture et la rencontre qu'il fait avec le Bien-Aimé (*Hom. sur le Cantique des cantiques I*, 7). C'est un texte bouleversant où bien des expériences mystiques peuvent se reconnaître. « Souvent, Dieu m'en est témoin, j'ai senti que l'Époux s'approchait de moi, et qu'il était autant qu'il se peut avec moi ; puis

il s'en est allé soudain, et je n'ai pu trouver ce que je cherchais. De nouveau, je me prends à désirer sa venue, et parfois il revient ; et lorsqu'il m'est apparu, que je le tiens dans mes mains, voici qu'une fois de plus il m'échappe, et une fois évanoui, je me mets encore à le rechercher. Il fait cela fréquemment, jusqu'à ce que je le tiens vraiment et que je monte appuyé sur mon bien-aimé. »

Philippe Lefebvre, o.p.

#### NOTES

1. On se reportera aux ouvrages classiques sur la question. Le grand classique est l'excellent livre de H. de Lubac, *Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène*, Aubier, 1950. Pour une bonne introduction par un grand spécialiste : H. Crouzel, *Origène*, Le Sycomore, 1985. Plus bref mais plus ardu : H. U. von Balthasar, *Parole et mystère chez Origène*, Cerf, 1956. Pour les œuvres d'Origène, on peut consulter les nombreux ouvrages publiés par le Cerf, dans la collection « Sources Chrétiennes ».

2. La Septante (ou, plus exactement, la traduction des Septante) est la traduction en grec de la Bible hébraïque qui a été élaborée en partie à Alexandrie (la ville où naîtra Origène) durant les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Les premiers traducteurs, au nombre de soixante-dix, selon la tradition, lui ont donné leur nom.

3. Dom J. Leclercq, *L'Amour des lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du Moyen Âge*, Cerf, 1990, p. 72. Cet ouvrage évoque avec précision les conditions de la lecture dans l'Antiquité et dans les monastères médiévaux. Une large part y est aussi accordée à l'usage d'Origène dans la formation monastique.

4. A. Padoux, *L'Énergie de la Parole. Cosmogonies de la Parole tantrique*, Le Soleil Noir, 1980.

5. Notre propos pourrait illustrer une parole du Christ à un légiste (Lc 10, 26) : « Dans la Loi qu'y a-t-il d'écrit ? Qu'y lis-tu ? » Sont évoqués ici l'objectivité de la Parole écrite et le caractère subjectif (lié au sujet) de sa lecture.